

128. 7. 85  
L E

**BILLET DE LOGEMENT,**

**COMÉDIE**

**EN UN ACTE,**

**MÊLÉE DE VAUDEVILLES.**

**Par F. P. A. LÉGER..**

*Représentée, pour la première fois, sur le théâtre  
des Troubadours, le 15 floréal, an 7, et reprise  
sur le théâtre de la Gaîté, le 5 vendémiaire,  
au 10.*

*galerie*

---

**A PARIS,**

**Chez BARBA, Libraire, Palais du Tribunal, galerie derrière  
le théâtre Français de la République, n°. 51.  
Et Galerie de bois, côté du Théâtre, n°. 264.**

---

**A N X.**

132533-B  
Digitized by Google

**PERSONNAGES.**

**ACTEURS.**

**M. LAROCHE.**

{ M<sup>mes</sup> *Remi.*  
    *Joigni.*

**ROSE, sa nièce.**

{ M<sup>mes</sup> *Delaporte.*  
    *Avolio.*

**DALINCOUR.**

{ *Belfort.*  
    *Frédéric.*

**MATHURIN.**

{ *S. Lége.*  
    *Rousseau.*

**SANS-QUARTIER.**

{ *Tiercelin.*  
    *Reboul.*

*La scène est dans la maison de mad. Laroche,  
à Saint Denis.*

---

---

L E

# BILLET DE LOGEMENT.

---

---

*Le théâtre représente un appartement.*

---

## S C E N E P R E M I E R E.

Mad. L A R O C H E , *seule.*

**MATHURIN** !... Rose... Ma nièce.... Rose... Il est près d'onze heures, et je n'ai encore vu personne; c'est une chose incroyable !

*Air : Dans la jeunesse.*

Dans mon jeune âge,  
Je parle de long-tems,  
Les filles de vingt ans,  
Sans trop d'ajustemens,  
Consacraient leurs instans,  
Aux détails du ménage :  
Aujourd'hui, ce n'est plus cela,  
Le tems qu'on regrette,  
Se passe en toilette;  
C'est bals qu'on projette,  
Romans qu'on achette,

*(et puis)*

La maison va cahin, cahà. *bis.*

Mais j'y mettrai bon ordre... Rose... Rose...

---

## S C E N E I I.

Mad. L A R O C H E , R O S E.

R O S E , *entrant.*

Me voilà, ma tante.

Mad. L A R O C H E.

Mais arrivez donc, mademoiselle, arrivez. Comment ! à onze heures encore dans votre chambre ! mais qu'est-cé que vous y faites ? qu'est-ce que vous y lisez ? à quoi vous occu-

4 LE BILLET

pez vous?... Ah! qu'à votre âge j'étais bien plus alerte que cela, mon dieu...

R O S E.

Ah! ma bonne tante.

Air : *Du prisonnier.*

Point de courroux, point de rigueur,  
Et tout en grondant votre nièce,  
Permettez du moins à son cœur  
De vous exprimer sa tendresse.  
Pressez-moi contre votre sein,  
Envers moi soyez généreuse,  
Quand vous m'embrassez le matin,  
Le jour entier je suis heureuse.

Mad. L A R O C H E.

Friponne! tu sais trop bien que je n'ai pas le courage de te gronder... Dis-moi donc un peu ce que fait Mathurin, je ne l'ai pas encore vu de la matinée.

R O S E.

Il est allé reconduire ce militaire que vous avez logé hier.

Mad. L A R O C H E.

Il pouvait bien se dispenser de cette politesse. C'est déjà bien assez d'être obligé de loger ces gens de guerre, sans qu'on perde encore son tems à leur faire la conduite. Mais j'espère que m'en voila quitte pour long-tems; car je renoncerais à demeurer à Saint-Denis, s'il fallait avoir souvent de semblables corvées.

R O S E.

Cela n'est pourtant pas fort gênant.

Mad. L A R O C H E.

Non. Cela ne vous coute pas, mademoiselle, et l'embaras qu'ils causent, et le vin qu'ils boivent, et l'inquiétude qu'ils donnent; comptez-vous cela pour rien?

R O S E.

Mais, ma tante, vous qui avez depuis sept ans au service un neveu que vous aimez tendrement, vous devez être enchantée de recevoir des hommes qui vous rappellent un souvenir aussi cher. Pour moi je l'avoue :

Air : *On rejéunit par la gaité.*

Que fatigué d'un long voyage,  
Un soldat arrive en ces lieux,  
Quelque soit son rang ou son âge,  
J'aime à le traiter de mou mieux.  
J'ai l'espérance consolante  
Que dans quelque climat lointain,  
Peut-être une main bienfaisante  
En fait autant pour mon cousin.

Mad. L A R O C H E.

Ne me parlez pas de votre cousin, c'est un mauvais sujet : s'il est mal, je ne le plains pas, c'est sa faute : pourquoi s'est-il engagé à treize ans ? n'était-il pas bien ici ? n'avais-je pas fait assez de sacrifices pour son éducation ?

R O S E.

Vous lui avez laissé le choix d'un état, il a pris le parti des armes, et il y a fait assez bien son chemin pour que vous n'ayez pas lieu de vous en plaindre.

Mad. L A R O C H E.

Depuis son départ, est-il venu me voir une seule fois ?

R O S E.

Un militaire est souvent obligé de sacrifier ses plaisirs à son devoir ; mais s'il ne vient pas, du moins il vous écrit le plus souvent possible, et ses lettres sont remplies...

Mad. L A R O C H E.

Oui, de récits de batailles, de sièges, d'assauts ; c'est fort intéressant pour moi. Au reste, je lui réservais ma petite fortune, je me proposais de vous unir ; mais puisqu'il se trouve si bien à l'armée, qu'il y reste : je vous trouverai un autre mari, je vous ferai mon héritière, et il m'aura rien.

R O S E.

Ah ! ma tante, vous ne voudriez pas me faire acheter si cher les bienfaits dont vous me comblez.

Mad. L A R O C H E.

C'est bon, c'est bon, mademoiselle, nous verrons cela.

## SCÈNE III.

Mad. LAROCHE, ROSE, MATHURIN.

*Mathurin! arrive en chantant.)*

Mad. LAROCHE.

Enfin vous voilà revenu.

MATHURIN.

Oui, notre bourgeoise.

Mad. LAROCHE.

Y a-t-il assez long-tems que vous êtes parti ?

MATHURIN.

Ce n'est pas ma faute, je vous jure ; on reconduit un militaire, il vous remercie poliment, poliment on lui répond qu'il n'y a pas de quoi. Il propose une bouteille, poliment on l'accepte ; une autre revient, on la vuide de même ; et de politesse en politesse, il se trouve qu'on a été poli pendant deux heures, tandis qu'on ne croyait l'être que cinq ou six minutes.

Mad. LAROCHE.

Je te reconnais-là : quand il s'agit de boire, tu ne te fais pas prier.

MATHURIN.

*Air : Mon père était pot.*

En bon jardinier le matin,

Il faut que l'on arrose

La violette, le jasmin,

La tulipe et la rose.

Tout bien disposé,

Doit être arrosé

Avec un soin extrême ;

Mais chacun sa part,

Je commence par...

Par m'arroser moi-même.

Mad. LAROCHE.

Et c'est une besogne dont tu t'acquittes fort bien..

MATHURIN.

Il faut faire bien tout ce qu'on fait..

Mad. LAROCHE.

Allons, vas me ranger là-haut tout ce qui a servi à ce militaire.

MATHURIN.

C'est juste : il faut disposer le local pour en recevoir un autre.

Mad. LAROCHE.

Qui ne viendra pas de sitôt, j'espère.

MATHURIN.

Dans une demie-heure.

Mad. LAROCHE.

Comment !

MATHURIN.

J'en viens de rencontrer un ici près qui m'a annoncé qu'il venait loger chez vous.

Mad. LAROCHE.

Chez moi ?

MATHURIN.

Oui, notre bourgeoise.

Mad. LAROCHE.

Cela n'est pas possible.

MATHURIN.

C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

Mad. LAROCHE.

Et l'on s'imagine que je vais le recevoir ; non certainement : mais c'est une chose affreuse ! comment ! deux jours de suite loger des gens de guerre !

Air : *Daignez m'épargner le reste.*

Non, je ne le souffrirai point,

On se moque de moi, je pense :

Croit-on vraiment, jusqu'à ce point

Abuser de ma complaisance.

Cette incroyable déraison

M'aigrît, m'accable, me consterne :

M'envoyer ainsi garnison,

Hélas ! de ma pauvre maison,

On veut donc faire une caserne.

MATHURIN.

Rassurez-vous, ce jeune homme-là ne vous causera pas beaucoup d'embarras.

ROSE.

C'est un jeune homme !

MATHURIN.

Ben gentil, même : de vingt à vingt et un an : un officier.

R O S E.

Un officier de vingt ans ! un joli garçon ! Ah ! ma tante , vous ne pouvez pas vous dispenser de le recevoir.

Mad. L A R O C H E.

Mêlez-vous de vos affaires , mademoiselle. Un officier... eh bien , quand il serait général , il aura la complaisance d'aller loger ailleurs.

R O S E.

Il est précisément de l'âge de mon cousin Dalincour.... peut-être il pourra nous donner de ses nouvelles.

M A T H U R I N , *à part.*

Et de la première main , même.

Mad. L A R O C H E.

Je n'en veux pas savoir.

R O S E.

Mais , ma tante...

Mad. L A R O C H E.

Mais , ma nièce , il me semble que je suis la maîtresse chez moi , et je trouve fort extraordinaire que vous vous permettiez des observations quand j'ai décidé quelque chose .

R O S E.

Je ne dis plus rien , ma tante.

Mad. L A R O C H E.

Et vous faites bien , ma nièce... Allez-vous-en l'un et l'autre à votre ouvrage : moi je cours à l'instant faire changer la destination de cet homme que l'on m'envoie , et nous verrons si l'on osera rejeter ma juste réclamation.... C'est affreux ! on n'a jamais vu pareille chose...

## S C E N E I V.

R O S E , M A T H U R I N.

R O S E.

Mais conçois-tu l'entêtement de ma tante ?

M A T H U R I N.

Il est vrai qu'elle n'en a jamais eu de si déplacé.

R O S E.

Comme si c'était un grand embarras que de loger un militaire.

MATHURIN.

Surtout un militaire comme celui-là.

ROSE.

C'est vouloir se donner un ridicule à bien peu de frais.

MATHURIN.

Elle ne le tient pas encore.

ROSE.

Comment ?

MATHURIN.

C'est qu'aujourd'hui heureusement les bureaux sont fermés, et qu'elle ne trouvera personne.

ROSE.

Tant mieux. S'il pouvait arriver tandis que ma tante est absente.

MATHURIN.

Je crois qu'elle ferait un beau train à son retour.

ROSE.

Nous parviendrons à l'apaiser.

*Air : Du petit matelot.*

Ma tante est un modèle unique

De brusquerie et de bonté :

Un rien la fâche, un rien la pique,

Comme un rien lui rend sa gaité.

Souvent je la vois qui tempête,

Sans m'effrayer de son humeur ;

Car l'humeur qu'elle a dans la tête,

Ne va jamais jusqu'à son cœur.

MATHURIN.

C'est vrai.

ROSE.

Ah ça, ce jeune homme sera sans doute bien aise de se reposer en arrivant, je vais lui préparer l'appartement du premier. Toi, Mathurin, aye bien soin de lui procurer tout ce dont il aura besoin.

## SCÈNE V.

MATHURIN, *seul.*

C'est étonnant comme ces jeunes filles ont de l'humanité quand il s'agit d'un joli garçon... et si elle savait que c'est

B

pour son petit cousin qu'elle se donne tant de peine... ça serait bien autre chose.

*Air: De la pauvre femme.*

Cet intérêt si doux, si tendre,  
 Qui déjà paraît l'occuper,  
 Est un feu caché sous la cendre  
 Qui ne cherche qu'à s'échapper.  
 Pour l'inconnu,  
 Nouveau venu,  
 Son petit cœur s'est d'abord laissé prendre.  
 Je conçois bien,  
 Et je convien  
 Que c'n'est encor qu'une étincelle, un rien;  
 Mais cette étincelle partie  
 D'un trait décoché par l'amour,  
 Va, j'gage, avant la fin du jour,  
 Produire un incendie. (3 fois.)

Ah ! voilà notre jeune homme.

## SCÈNE VI.

DALINCOUR, MATHURIN.

DALINCOUR.

Puis-je entrer ?

MATHURIN.

Oui : votre tante est sortie, et votre cousine est occupée.

DALINCOUR.

Me voilà donc enfin revenu dans la maison de ma tante.

MATHURIN.

Il y a assez long-tems qu'on soupirait après ce retour.

DALINCOUR.

Tu n'as pas d'idée du plaisir que j'éprouve à me retrouver ici.

*Air : Jeunes filles, etc.*

Après une longue absence,  
 Que prescrivit le devoir, (bis.)  
 Lieux chers de notre enfance,  
 Qu'il est doux de vous revoir ! (bis.)  
 Parmi les dangers, les allarmes,  
 Au milieu du fracas des armes,  
 La gloire avec tous ses charmes,  
 Parmi le fracas des armes,

Du guerrier soutient l'espoir.  
 C'est son vœu, sa jouissance:  
 Mais après la longue absence  
 Que prescrit le devoir, (*bis.*)  
 Pour prix et pour récompensé,  
 Lieux chéris de notre enfance,  
 Qu'il est doux de vous revoir! (*3 fois.*)

MATHURIN.

Eh bien! dépêchez-vous de les regarder, car c'est une satisfaction dont vous ne jouirez pas long-tems.

DALINCOUR.

Comment donc cela ?

MATHURIN.

C'est que votre tante ne veut pas vous recevoir.

DALINCOUR.

Comme son neveu, c'est possible, parce qu'elle est fâchée contre moi; mais avec le billet de logement que je me suis fait donner, elle ne peut pas me refuser.

MATHURIN.

Si fait, parbleu! elle a logé hier un autre militaire, et elle est allée se plaindre de ce qu'on lui donne du monde à loger deux jours de suite; comme sa réclamation est fort juste, il est certain qu'on l'accueillera, si elle trouve quelqu'un pour y faire droit.

DALINCOUR.

Parbleu! c'est jouer de malheur... Mais si je ne me présentais que demain ?

MATHURIN.

Je vous ai annoncé pour aujourd'hui.

DALINCOUR.

Eh bien! n'importe, ma tante m'a banni de son cœur, ma tante veut me chasser de chez elle; nous allons voir.

*Air nouveau.*

Repoussé de tous côtés,  
 Je ferai tête à l'orage;  
 Je sens croître mon courage,  
 Avec les difficultés.  
 Elle aura beau se défendre,  
 Je la forcerai bientôt;  
 Fort qui ne veut pas se rendre,  
 Doit être emporté d'assaut.

MATHURIN.

C'est-à-dire que vous allez traiter votre tante comme une citadelle.

DALINCOUR.

On me déclare la guerre, il faut agir en ennemi.

MATHURIN.

La victoire ne sera pas facile.

DALINCOUR.

J'aurai plus de mérite à la remporter.

MATHURIN.

Heureusement pour vous, vous avez des intelligences dans la place.

DALINCOUR.

Qui donc ?

MATHURIN.

Votre cousine qui toute l'année, tout le mois, tous les jours, toutes les heures, toutes les minutes, ne cesse de parler de son petit cousin ; votre cousine qui déjà a prié instamment sa tante de vous accorder un logement, parce que vous portez l'uniforme comme son petit cousin, parce que vous êtes de l'âge de son petit cousin, parce qu'enfin elle espère que vous lui donnerez des nouvelles de son petit cousin.

DALINCOUR.

Ah ! mon cher Mathurin, quel plaisir tu me fais éprouver ! Je vois qu'on ne m'a pas trompé dans tout le bien qu'on m'a dit de ma cousine.

MATHURIN.

Vous tromper ! quelque chose qu'on ait pu vous en dire, je vous répons qu'on est resté encore bien au-dessous de la vérité.

*Air : du vaudeville des Visitandines.*

Sa figure aimable et jolie,  
 Qu'anima toujours la gaité,  
 Par la candeur est embellie,  
 Dans ses yeux se peint la bonté.  
 Elle a plus d'attraits en partage  
 Que l'art n'en a jamais rendus,  
 Et dans le cœur plus de vertus  
 Que de beautés sur son visage.

DALINCOUR.

*Même air.*

Jeune français et militaire,  
De la beauté je fais grand cas ;  
Mais un cœur bon, tendre et sincère,  
A mes yeux n'a pas moins d'appas.  
L'une est la rose, dont l'empire  
Ne dure que quelques instans ;  
Et l'autre un trésor que, du Temps,  
La faux jamais ne peut détruire.

MATHURIN.

Ainsi, quoiqu'il arrive, vous êtes bien décidé à rester ici ?

DALINCOUR.

Quand tous les états-majors, tous les commissaires de guerre, toutes les tantes de l'univers seraient ligüées contre moi, je leur défierai bien de m'en arracher.

MATHURIN.

Mais si l'on vous reconnaît ?

DALINCOUR.

Impossible : d'abord ma cousine ne ma pas vu depuis l'enfance, je n'avais que treize ans quand j'ai quitté ma tante, et tu conviendras que j'ai un peu changé depuis. Dailleurs, comment veux-tu qu'on me reconnaisse ? quand je me suis nommé, tu ne m'a pas reconnu toi-même.

MATHURIN.

C'est que le costume est un peu différent.

DALINCOUR.

Tu vois donc bien que je n'ai rien à craindre, et que je puis fort bien me donner ici pour le nommé Surville, capitaine de hussards, qu'on envoie loger chez madame Laroché.

MATHURIN.

C'est juste... Mais j'entends quelqu'un que vous ne serez pas fâché de voir.

DALINCOUR.

Ma cousine.

MATHURIN.

Sans doute : mais tâchez de vous contenir.

DALINCOUR.

J'aurai de la peine, car elle est charmante.

## SCÈNE VII.

ROSE, DALINCOUR, MATHURIN.

MATHURIN.

Voilà, mademoiselle, le jeune militaire qui vient demander l'hospitalité à votre tante.

DALINCOUR.

Je crains de vous causer beaucoup d'embarras.

ROSE.

Nous ferons de notre mieux pour qu'il ne vous manque rien.

DALINCOUR.

Je tâcherai de me rendre le moins gênant possible.

MATHURIN, *à part.*

Je crois que je puis les laisser seuls... Ne conviendrait-il pas, mademoiselle, que j'aie à porter là-haut tout ce qui peut être nécessaire à notre nouvel hôte.

ROSE, *hésitant.*

Mais ma tante n'est pas rentrée, et monsieur ne peut pas rester seul.

MATHURIN.

Oh ! un militaire n'est pas exigeant, il aimera bien autant que vous lui teniez compagnie que moi.

ROSE, *embarrassée.*

Mais tu sais que j'ai des occupations.

DALINCOUR.

Eh quoi ! mademoiselle, serai-je assez malheureux pour vous inspirer de la défiance !

ROSE.

Je ne dis pas cela.

DALINCOUR.

Air : *de Plantade.*

On peut encore, malgré l'envie,  
 Chez plus d'un guerrier généreux,  
 De notre antique courtoisie  
 Trouver quelques débris heureux ;  
 De nos cœurs soumis et fidèles,  
 Vous n'avez rien à redouter :  
 Nous cherchons bien à plaire aux belles,  
 Mais nous savons les respecter.

MATHURIN, *malignement.*

Je puis m'en aller, n'est-ce pas, mademoiselle.

ROSE.

Oui, mais dépêche-toi.

MATHURIN.

Je suis bien persuadé que vous ne vous plaindrez pas de ma lenteur.

## SCENE VIII.

DALINCOUR, ROSE.

ROSE, *à part.*

S'il pouvait connaître Dalincour.

DALINCOUR, *à part.*

Comment faire demander de mes nouvelles ?

ROSE.

Venez-vous directement de l'armée ?

DALINCOUR.

Oui, mademoiselle.

ROSE.

Dans quel endroit séjourniez-vous ?

DALINCOUR.

J'étais en cantonnement à Strasbourg.

ROSE, *à part.*

Bon, c'est-là que réside mon cousin.

DALINCOUR, *gaîment.*

Mon aimable hôtesse a donc, dans ce pays là, quelqu'un qui l'intéresse ?

ROSE.

Beaucoup : un jeune parent nommé Dalincour.

DALINCOUR.

Dalincour ! oh ! qu'il sera flatté d'apprendre tout l'intérêt qu'il inspire à sa belle cousine.

ROSE.

Est-ce que vous le connaissez ?

DALINCOUR.

Nous servons dans le même corps.

ROSE.

Et vous êtes amis ?

Inséparables.

ROSE.

Savait-il que vous dussiez passer si près de sa famille ?

DALINCOUR.

Assurément.

ROSE.

Et il ne vous a pas même chargé d'une lettre ; c'est fort honnête.

DALINCOUR.

Air : *De la parole.*

Instruits des secrets de son cœur,  
 Pour sa tante et pour sa cousine,  
 Je puis tracer, de son ardeur,  
 Et les progrès et l'origine.  
 En n'écrivant pas, Dalincour  
 M'a chargé d'un bien plus beau rôle.  
 Il savait bien qu'en ce séjour,  
 Près de vous, au nom de l'amour,  
 L'amitié prendrait (*lis*) la parole.

ROSE.

Ce n'est pas tout-à-fait la même chose.

DALINCOUR.

Pardonnez-moi, car c'est précisément sur les sentiments qu'il a pour vous, que portent mes instructions.

ROSE.

Il en est de nature à n'être pas traités par ambassadeur.

DALINCOUR.

Permettez-moi de vous rendre ses propres expressions : voici, mot pour mot, ce qu'il me dit en quittant Strasbourg.

Air : *Lorsque vous verrez un amant.*

Ah ! mon ami, qu'à ton bonheur,  
 En ce moment je porte envie :  
 Tu vas jouir de la douceur  
 De contempler ma douce amie.  
 Chaque jour je vois ses appas,  
 Mais, hélas ! ce n'est qu'en peinture :  
 Et je sens trop qu'en pareil cas,  
 L'art est bien loin de la nature.

ROSE, *gaiement.*

Dalincour a fort bien choisi son interprète : il ne parlerait pas lui-même avec plus de chaleur.

DALINCOUR.

Mon rôle est si doux à remplir, qu'il est facile de s'en bien pénétrer.

ROSE.

C'est une preuve d'amitié dont je vous sais bien bon gré pour lui.

DALINCOUR.

Si Dalincour me demande de quelle manière sa belle cousine aura reçu l'expression de ses sentimens ; quelle réponse pourrai-je lui faire.

ROSE, *avec timidité.*

Quelle... réponse... ?

DALINCOUR.

Vous ne pouvez pas la lui refuser, tant de tendresse mérite au moins quelque retour.

ROSE.

Il doit savoir par mes lettres ce que je pense de lui.

DALINCOUR.

Oui, mais il se plaint d'y trouver une réserve vraiment désespérante.

ROSE.

On n'écrit pas toujours tout ce qu'on pense.

DALINCOUR.

En prenant un tiers pour confident, on s'épargne l'embarras qui suit communément un pareil aveu.

ROSE.

Vous êtes bien pressant.

DALINCOUR.

C'est que j'attache une grande importance au succès de ma négociation. Vous vous troublez... Ah ! pardon, mademoiselle, mon intention n'est pas de vous blesser.

ROSE.

*Air nouveau.*

Envain je voudrais m'en défendre,  
Mon trouble parle malgré moi :

C

Oui, de l'intérêt le plus tendre,  
 Mon cœur subit la douce loi.  
 On pourrait me blâmer peut-être,  
 De révéler mon secret : mais  
 L'amour que l'estime a fait naître,  
 Ne se dissimule jamais.

DALINCOUR, *avec enthousiasme.*

Que je suis heureux !

ROSE.

Vous ?

DALINCOUR.

Oui, de pouvoir porter cette bonne nouvelle à mon ami...  
 (*à part.*) J'ai pensé me trahir.

ROSE.

Si elle doit lui causer tant de plaisir, je ne vous recommanderai pas le silence.

DALINCOUR.

La discrétion me serait impossible.

ROSE.

On vous en dispensera volontiers.

DALINCOUR, *lui baisant la main.*

Je n'y tiens plus... Souffrez, ma belle... demoiselle.

ROSE, *à part.*

Air : *O ! ciel ! en croirai-je mes yeux.*

O ! ciel ! quelle ardeur ! quel transport !

DALINCOUR.

Auprès de vous, si l'on s'oublie,

On n'a pas tort.

ROSE.

C'est un peu fort.

DALINCOUR.

C'est l'effet de la sympathie.

ROSE.

Vous prenez trop de liberté.

ENSEMBLE.

DALINCOUR.

ROSE.

C'est l'effet de la sympathie : Del'effet de la sympathie,  
 Ah ! que mon cœur est enchanté. Ah ! que mon cœur est agité.

DALINCOUR.

De Dalincour je tiens la place.

ROSE.

Pas tout-à-fait, en vérité.

## DE LOGEMENT.

19

DALINCOUR.

De vous, pour lui, quand j'obtiens grace,  
Qu'ainsi que lui je sois traité.

ENSEMBLE.

DALINCOUR.

ROSE.

Son air, ses yeux, son langage,      Son air, ses yeux, son langage,  
Tout me répond qu'on m'aime ici :      Me causent un secret souci :  
Heureux moment, heureux voyage,      Sans me troubler davantage,  
Dans mes projets, j'ai réussi.      Mon cousin viendrait ici.

ROSE *à part.*

Quel feu j'éprouve !

DALINCOUR.

Quel bien je trouve !

DALINCOUR.

ROSE.

Son air, ses yeux, son langage,      Son air, ses yeux, son langage,  
Tout me répond qu'on m'aime ici ;      Me causent un secret souci :  
Heureux moment, heureux voyage,      Sans me troubler davantage,  
Dans mes projets, j'ai réussi.      Mon cousin viendrait ici.

---

## SCENE IX.

Mad. LAROCHE, DALINCOUR, ROSE.

Mad. LAROCHE.

C'est bien désagréable de ne trouver personne quand on a  
des réclamations à faire.

ROSE, *à part.*

Tant mieux.

Mad. LAROCHE.

Ah ! le voici. C'est vous, sans doute, monsieur, qui ve-  
nez loger ici ?

DALINCOUR.

Moi-même qui suis enchanté de ce que la fortune m'a si  
bien servi.

Mad. LAROCHE.

Vous êtes bien honnête.

DALINCOUR.

On ne m'a point trompé : on m'a bien dit que j'aurais pour  
hôtesse une grosse maman de bonne mine, fraîche, aimable... ainsi permettez... (*Il va pour l'embrasser.*)

Mad. LAROCHE.

Laissez donc, monsieur ; une femme comme moi n'embrasse  
point un militaire.

## LE BILLET

DALINCOUR.

C'est pourtant une faveur qui m'eût été bien chère.

Mad. LAROCHE.

Il est un peu cavalier dans ses manières.

DALINCOUR.

Je vais peut-être vous causer un peu d'embarras.

Mad. LAROCHE.

C'est vrai.

DALINCOUR.

Du moins la chère tante est franche.

ROSE, *bas à sa tante.*

Mais, ma tante...

Mad. LAROCHE.

Paix, mademoiselle.

DALINCOUR.

Quand vous me connaîtrez mieux, j'espère que vous ne me trouverez pas gênant.

ROSE.

Et puis, ma tante, il nous apporte des nouvelles de mon cousin dont-il est l'ami.

Mad. LAROCHE.

Vous pouvez vous flatter, monsieur, d'être l'ami d'un bien mauvais sujet.

DALINCOUR.

Vous le traitez bien rigoureusement.

Mad. LAROCHE.

Il le mérite : je le déteste autant que je l'aimais ; je ne veux jamais le voir, jamais en entendre parler... Il se porte bien ?

DALINCOUR.

A merveille.

Mad. LAROCHE.

Ce n'est pas que j'y prenne aucun intérêt ; tout ce qui le concerne m'est fort indifférent... Il est sans doute bien grandi depuis sept ans qu'il est à l'armée ?

DALINCOUR.

Changé à ne pas être reconnaissable. Mais que vous a donc fait ce pauvre Dalincour, pour que vous lui en vouliez tant ?

Mad. L A R O C H E.

Ce qu'il m'a fait ?

Air : *Une fille est un oiseau.*

Pour lui donner un état,  
Je cultivais son enfance,  
Quand il a l'extravagance,  
De partir comme soldat.  
Pour moi quelle récompense,  
D'être nuit et jour en transe,  
Sur le repos, l'existence,  
De cet ingrat que j'aimais :  
Mais qui, brûlant de paraître,  
A fui loin de moi, peut-être,  
Pour ne revenir jamais.

R O S E , *bas d Dalincour.*

Elle l'aime encore plus qu'elle ne croit.

Mad. L A R O C H E.

N'est-ce pas un joli métier qu'il a choisi.

D A L I N C O U R.

Quand on le fait avec honneur, il en vaut bien un autre.

Mad. L A R O C H E.

Air : *De l'officier de fortune.*

Il eut beaucoup mieux fait, je pense,  
Pour sa fortune et son bonheur,  
De se jeter dans la finance,  
Et d'être, du moins, fournisseur ;

D A L I N C O U R.

O ! ciel ! quels regrets sont les vôtres !  
Il valut mieux, dans tous les tems,  
Mourir pour être utile autres,  
Que d'exister à leurs dépens.

Mad. L A R O C H E.

Je trouverai, monsieur, plus de monde de mon avis que  
du vôtre.

R O S E , *d Dalincour.*

Ne la contrariez pas, je vous prie.

Mad. L A R O C H E.

A quelle heure vous remettez vous en route demain ?

D A L I N C O U R

Demain ! oh ! je suis trop bien pour partir si vite.

## LE BILLET

Mad. L A R O C H E.

Vous séjournerez donc ?

D A L I N C O U R.

Trois semaines environ.

Mad. L A R O C H E.

Trois semaines ! chez moi !... cela ne sera pas vrai , par exemple.

R O S E , *à part, à sa tante.*

Modérez vous, ma tante, vous allez l'indisposer.

D A L I N C O U R.

Le terme l'épouvante... Mais je n'aurai pas trop de tems pour aller dans tous les endroits que je me propose de voir ; les bals, les spectacles, les concerts, les fêtes champêtres.

*Air : Vaud. du chapitre second.*

J'ai compté, pour n'oublier rien,

Sur mon hôtesse complaisante.

Si près de Paris, il faut bien,

Jouir des plaisirs qu'il présente.

La tante m'accompagnera

A la pièce la plus nouvelle,

Et la nièce se chargera

De me conduire à Bagatelle.

Mad. L A R O C H E , *à part.*

Décidément, ce jeune homme est fou. Mathurin... Mathurin.

## S C E N E X.

L E S P R É C É D E N S , M A T H U R I N.

M A T H U R I N.

On y va.

Mad. L A R O C H E.

Conduisez monsieur à la petite chambre du troisième.

R O S E.

J'ai préparé l'appartement du premier, ma tante.

Mad. L A R O C H E.

Qui est-ce qui vous priait de cela, ma nièce ? Mais il est incroyable qu'on fasse tout ici sans me consulter : ne suis-je plus la maîtresse ? ne suis-je plus libre de disposer de ce qui

m'appartient ? je crois, en vérité, qu'on finira bientôt par me mettre à la porte.

Air : *Du soir au matin.*

Privez-vous de tout, pauvres parens,  
 Pour avoir une petite aisance,  
 Il ne faut qu'un jour à vos enfans  
 Pour briser l'ouvrage de vingt ans.  
 On tranche de l'opulence  
 Avec les premiers venus :  
 On traite avec complaisance  
 Des gens qu'on n'a jamais vus.

Priiez-vous de tout, etc.

D A L I N C O U R, *d Mathurin.*

Je suis pourtant cause qu'on gronde ma cousine.

M A T H U R I N.

Ce n'est rien que ça : elle y est accoutumée.

Mad. L A R O C H E

Allons, conduisez donc monsieur au premier... puisque mademoiselle l'a décidé.

M A T H U R I N.

Mais le capitaine mangera peut-être bien un morceau avant de se reposer.

Mad. L A R O C H E.

Est-ce qu'il n'a pas son étape ?

D A L I N C O U R.

J'aurais cru vous faire injure.

Mad. L A R O C H E.

Vous ne m'auriez pas offensé du tout, d'autant plus que je n'ai rien à vous offrir.

M A T H U R I N.

Pardonnez-moi, notre bourgeoise ; vous avez un assez joli petit dîner ; et puis le capitaine voudra bien excuser s'il n'y en a pas davantage ; on ne s'attendait pas à sa bienvenue.

D A L I N C O U R.

Je ne suis pas difficile.

Mad. L A R O C H E, *d part.*

Ils ont juré de me désespérer.

Il n'y a que le couvert à mettre , du vin à monter ; monsieur n'a qu'à s'aller reposer un moment , en un tour de main cela sera expédié.

Mad. L A R O C H E .

Mais encore une fois , je ne veux pas...

R O S E .

Ah ! ma tante , un si petit objet vaut-il la peine de se fâcher.

Mad. L A R O C H E .

Air : *D'une contredance.*

Ah ! grand dieu , j'étouffe de colère !

Se conduit-on de cette manière :

Tout voir , tout souffrir et se taire ;

Le trait à coup sûr

Est dût.

M A T H U R I N .

De dîner avec vous , je le pense ,

Le capitaine aura l'honneur :

On accepte avec reconnaissance ,

Repas offert de si bon cœur .

E N S E M B L E .

Mad. L A R O C H E .

R O S E , MATHURIN , DALINCOUR.

Ah ! grand dieu ! j'étouffe de colère , Oh ! combien la tante est en colère ,

Se conduit-on de cette manière : De notre conduite un peu légère ,

Tout voir , tout souffrir et se taire ; Mais aussi , tout souffrir et se taire ;

Le trait , à coup sûr ,

Le trait , à coup sûr ,

Est dût.

Est dût.

( *Dalincourt sort , Mathurin se dispose à le suivre.* )

## S C E N E X I .

Mad. L A R O C H E , M A T H U R I N , R O S E .

Mad. L A R O C H E .

Mathurin , écoutez ici .

M A T H U R I N .

Me voilà , notre bourgeoise .

Mad. L A R O C H E .

Depuis quel tems vous ai-je payé vos gages ?

M A T H U R I N .

Mais il n'y a guère que six mois .

Mad. L A R O C H E.

Allez faite votre paquet, et vous viendrez chercher ce qui vous est dû.

M A T H U R I N.

Comment! est-ce que vous me mettez à la porte ?

Mad. L A R O C H E.

Air : *De persico.*

Ce n'est pas pour me dominer  
Que je reclamai vos services :  
Encor moins pour me conformer  
A vos ordres , à vos caprices.  
Ailleurs, puisque le jeu vous plaît,  
Vous pourrez commander peut-être ;  
Ce n'est pas le premier valet  
Qui prend la place de son maître.

M A T H U R I N.

Ah ça, mais il est un peu tard pour déménager si brusquement.

Mad. L A R O C H E.

Je vous donne jusqu'à demain.

M A T H U R I N.

Je le prends. D'ici à demain il se passera bien des choses.

## S C E N E X I I.

Mad. L A R O C H E, R O S E.

R O S E.

Quoi ! ma tante ! vous renvoyez ce pauvre garçon qui vous servait avec tant de zèle et de fidélité ?

Mad. L A R O C H E.

Oui, ma chère nièce, et j'espère que vous ne le suivrez pas de loin.

R O S E.

Moi !

Mad. L A R O C H E.

Oui. Vous. Je croyais, en vous élevant, avoir obligé une amie qui me saurait gré de mes soins, qui prendrait mes intérêts, qui sur-tout userait avec réserve de la petite fortune que je voulais lui laisser. Pas du tout : mademoiselle prend à tâche de me contrarier du matin au soir. Dé-

D

pense follement ce que je prends tant de peine à amasser. Eh, bien! ma chère nièce, cela ne durera pas davantage : je rends à Dalincour tous ses droits à mon attachement. J'oublie des torts que l'humeur m'avait un peu exagérés, et je destine à lui seul un bien dont il saura faire un meilleur usage.

R O S E.

Quoi ! vous cessez d'en vouloir à votre neveu.

Mad. L A R O C H E.

Oui, ma nièce.

R O S E.

Et c'est moi qui en suis la cause.

Mad. L A R O C H E.

Oui, ma nièce.

R O S E.

Eh bien ! tant mieux.

Mad. L A R O C H E.

Comment ! tant mieux !

R O S E.

*Air : du Procès.*

Vous le savez, j'ai toujours mis  
 Mes soins les plus doux à vous plaire ;  
 Mais qu'aujourd'hui je m'applaudis  
 De provoquer votre colère !  
 Votre cœur s'adoucit enfin,  
 Pour ce cher neveu qui vous aime :  
 Rendre justice à mon cousin,  
 C'est me la rendre à moi-même.

Mad. L A R O C H E.

Il paraît que vous tenez beaucoup à mon amitié.

R O S E.

*Air précédent.*

Entre nous, de vos sentimens,  
 L'accord n'a rien qui m'embarrasse ;  
 Dans votre cœur, depuis long-tems,  
 Nous avons chacun notre place.  
 La seconde, avec moins d'attrait,  
 Est encore à mes yeux si chère,  
 Que sans envie, et sans regret,  
 Je lui cède la première.

Mad. L A R O C H E.

C'est fort bien arrangé : reste à savoir si cela me convient.

R O S E, *vivement.*

Oh ! oui, ma bonne tante. Dalincour sera trop flatté de cette heureuse nouvelle, pour que je ne m'empresse pas de la lui annoncer. Ainsi je vais lui écrire sur-le-champ, et l'engager à demander un congé pour venir vous remercier, et du pardon que vous lui accordez, et de l'amitié que vous venez de lui rendre.

## S C E N E X I I I.

LES PRÉCÉDENS, SANS-QUARTIER.

SANS-QUARTIER, *ivre.*

Hola ! eh ! y a-t-il quelqu'un ?

R O S E.

Que demandez-vous ?

SANS-QUARTIER.

N'est-ce pas ici que demeure la maison de madame Laroche ?

Mad. L A R O C H E.

Que lui voulez-vous ?

SANS-QUARTIER.

C'est un billet de logement que j'apporte.

Mad. L A R O C H E.

Comment ! encore un billet de logement pour moi. Celui-là est un peu fort.

SANS-QUARTIER.

Mais non, ce n'est pas pour vous... Est-ce que vous n'êtes pas logée, et joliment encore ?

Mad. L A R O C H E.

Pour qui donc ce billet de logement ?

SANS-QUARTIER.

C'est pour mon capitaine.

R O S E.

Comment !

SANS-QUARTIER.

N'êtes-vous pas allé vous plaindre de ce qu'on vous envoyait du monde deux jours de suite !

LE BILLET  
Mad. L A R O C H E.

Certainement.

S A N S - Q U A R T I E R.

Eh bien ! j'apporte à mon capitaine, qui est logé ici, un ordre d'en déloger, pour aller se reloger ailleurs.

Mad. L A R O C H E, avec joie.

Serait-il possible ?

S A N S - Q U A R T I E R, lui donnant le papier.

Ma foi, lisez vous-même.

Mad. L A R O C H E.

Ah ! le ciel soit béni !... M. l'officier... M. le capitaine... Mathurin... Mathurin... Du moins je n'en aurai pas le démenti.

S C E N E X I V.

L E S P R É C É D E N S , M A T H U R I N.

M A T H U R I N.

Vous avez appelé, je crois ?

Mad. L A R O C H E.

Vas prier le capitaine de venir ici : vite.

M A T H U R I N.

Qui y a-t-il donc de si pressé ?

Mad. L A R O C H E.

Vas toujours et dépêche toi... Ecoute, descends en même tems son bagage.

M A T H U R I N.

Comme elle a l'air radieux ! il y a là-dessous quelque chose d'extraordinaire. (Il sort.)

S C E N E X V.

L E S P R É C É D E N S , excepté M A T H U R I N.

R O S E.

En vérité, ma tante, j'ignore ce que ce jeune homme vous a fait, pour que vous ayez tant à cœur de le congédier.

Mad. L A R O C H E.

Cela ne vous regarde pas, ma nièce.

R O S E.

A l'heure qu'il est. C'est bien agréable pour lui.

Mad. L A R O C H E.

Cela vous contrarie, j'en suis bien fâchée.

R O S E.

On pouvait bien se dispenser de venir le déplacer si tard.

S A N S - Q U A R T I E R.

On vient de m'apporter l'ordre à l'auberge ; et malgré le besoin que j'ai de me rafraîchir , pour ne pas le faire attendre , je suis resté sur ma soif.

R O S E.

Il y paraît.

Mad. L A R O C H E.

C'est bien , mon enfant : un bon soldat doit être exact.

R O S E.

Qui sait où on l'envoie encore ?

S A N S - Q U A R T I E R.

A deux pas d'ici , chez la veuve Leclerc.

Mad. L A R O C H E.

C'est une fort bonne maison , il sera là à merveille.

Air : *De la croisée.*

Son hôtesse a plus d'un attrait ,  
Elle est jeune , obligeante et belle.  
Et quoique veuve , elle pourrait  
Passer encore pour demoiselle.

S A N S - Q U A R T I E R.

Ceci n'est pas fort inoui :  
J'ai vu , sans la mettre à l'épreuve ,  
Plus d'une demoiselle qui  
Pouvait passer pour veuve.

SCENE XVI ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, ROSE, DALINCOUR,  
MATHURIN.

D A L I N C O U R.

Je me rends aux ordres de mon hôtesse : puis-je savoir ce qu'elle désire de moi ?

Mad. L A R O C H E.

Vous remettre ce billet qui vous indique une autre maison que la mienne.

## LE BILLET

DALINCOUR.

Comment ! on a l'inhumanité de m'arracher d'ici, je m'y trouvais pourtant si bien.

Mad. LAROCHE.

Aussi est-ce avec infiniment de regrets que je vous en vois partir.

SANS-QUARTIER.

Oh ! si cela vous fait tant de peine, il y a moyen d'arranger les choses.

DALINCOUR.

Sans-quartier a raison, et quoiqu'il puisse arriver, je reste ici.

Mad. LAROCHE.

Vous ne le pouvez pas, monsieur, la discipline militaire exige...

DALINCOUR.

Soyez sans inquiétude, je donnerai de si bonnes raisons qu'on me le pardonnera sans peine.

ROSE, *à part.*

Que veut-il dire ?

MATHURIN, *à part.*

Voilà l'instant de la crise.

DALINCOUR.

Air : *Des Visitandines.*

Nul pouvoir ne peut m'interdire  
Le plaisir de loger chez vous,  
Et je n'ai qu'un seul mot à dire,  
Pour obtenir ce droit si doux.  
Ce droit qui me plaît et m'enchanté,  
On ne sauroit me l'enlever ;  
Un neveu doit toujours trouver  
Un domicile chez sa tante.

ROSE, *à part.*

Dalincour.

Mad. LAROCHE.

Qu'est-ce donc qu'il dit ?

DALINCOUR.

Il faut que je sois devenu bien odieux à ma tante, puisqu'elle peut me méconnaître à ce point.

Mad. L A R O C H E.

Mon neveu ! serait-il possible ? Ah ! mon dieu ! mon dieu ! vois donc, Mathurin, comme il est grandi ! comment c'est toi, mon pauvre garçon ! viens donc m'embrasser... Mais non, vous êtes un mauvais sujet : on ne cause pas des surprises semblables, et sur-tout on ne vient pas sous un nom emprunté se présenter chez sa tante.

S A N S - Q U A R T I E R.

Cela vaut encore mieux que de n'y pas venir du tout.

D A L I N C O U R.

Vous ne vouliez pas me voir ni m'entendre, il a bien fallu que je me procure, par ordre, le bonheur dont vous m'aviez privé.

Mad. L A R O C H E.

Mais je n'en reviens pas... Comme il est changé !... Je vous pardonne ; mais que cela ne vous arrive plus.

D A L I N C O U R.

Ah ! ma tante ! que de bonté ! mais ce n'est pas le seul pardon que j'aye à réclamer ; et ma belle cousine, dont j'ai surpris le secret, n'aura peut-être pas la même indulgence.

R O S E.

Je n'ai pas plus de rencune que ma tante.

S A N S - Q U A R T I E R.

Voilà ce qui s'appelle un joli caractère.

Mad. L A R O C H E.

Allons, allons nous mettre à table, et demain nous prendrons des arrangemens pour votre mariage.

S A N S - Q U A R T I E R.

Tant mieux, j'aime les nœces, il y a toujours des bouteilles dans ces affaires-là, et c'est gai.

V A U D E V I L L E.

Air : *du vaudeville de Claudine.*

D A L I N C O U R.

De mon aimable cousine  
J'obtiens la main et le cœur,  
On conçoit et l'on devine  
Tout l'excès de mon bonheur.

## LE BILLEE DE LOGEMENT.

Plein de l'ard eur qui l'enflamme ,  
 Croisq n'à jamais ton amant  
 Ne prendra que chez sa femme }  
 Son billet de logement. } *bis*

MATHURIN.

Vous allez , près d'une belle ,  
 Passer des momens bien doux ,  
 Mais soyez toujours fidèle ,  
 Et restez souvent chez vous.  
 Quand l'hymen est en goguette ,  
 Le tendre amour à l'instant  
 Vient chez lui prendre en cachette }  
 Son billet de logement. } *bis.*

SANS-QUARTIER.

On rencontre sur la terre  
 Logemens de cent façons ,  
 L'un peut loger à Cythère ,  
 L'autre aux petites Maisons.  
 Mais moi qui suis un bon drille ,  
 Et qui vis en bon vivant ,  
 Je voudrais, pour la Courtille, }  
 Un billet de logement. } *bis.*

ROSE, *au public.*

Malgré son insuffisance ,  
 Ce badinage léger ,  
 Pour avoir une existence ,  
 Chez Momus voudrait loger.  
 Je sais bien qu'il n'est pas digne  
 D'être admis pour son talent ,  
 Mais que votre main lui signe }  
 Un billet de logement. } *bis.*

F I N.